

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

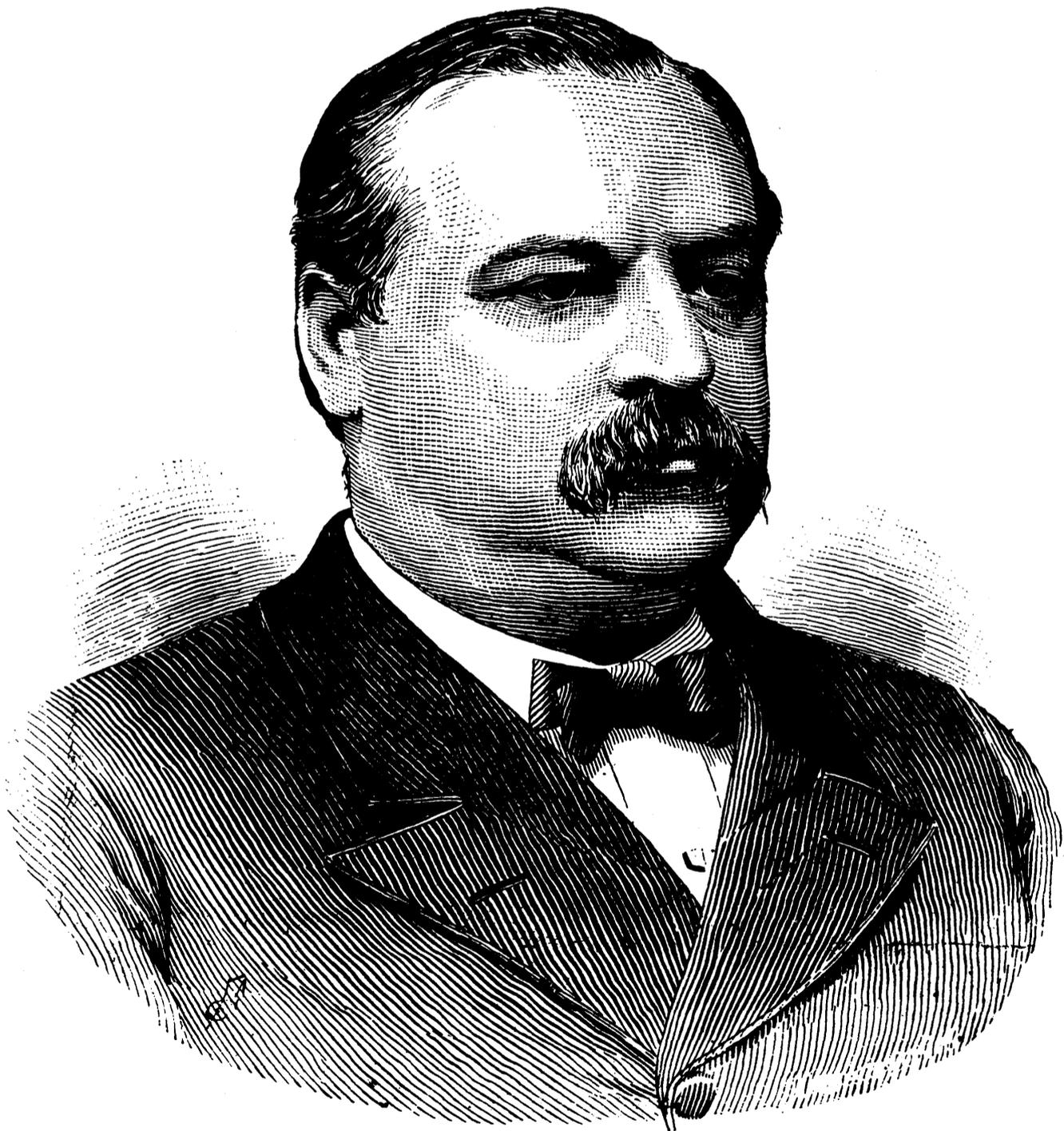
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 28 — Samedi, 15 novembre 1884
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



L'HON. STEPHEN-GROVER CLEVELAND, DÉMOCRATE, ÉLU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 15 novembre 1884

SOMMAIRE

TEXTES : Nos primes.—Entre-nous, par Léon Leduc.—Sur le corps de l'homme, par Jean Reynaud.—Les bateliers Canadiens.—Le bon côté, par Et. Ch.—Notes et impressions.—Sixième tirage de nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Courrier de la mode.—Un conseil par semaine.—De partout.—Récréations en famille : Charade, métagramme : rébus et problème d'échecs.—Proverbes chinois.—Variétés.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Portrait de l'hon. Stephen-Grover Cleveland, démocrate, élu président des États-Unis.—L'expédition du Nil : Un moment critique ; La descente au *Nassir-Khoir* à la deuxième cataracte.—Nos illustrations de la mode.

NOS PRIMES

La prime de \$50.00 a été réclamée par mademoiselle Maria Chartrand, n° 62, rue Versailles, Montréal ; celle de \$15.00, par M. Narcisse Guilbault, n° 420, rue Panet, Montréal.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons la liste des personnes qui ont réclamé des primes.

ENTRE-NOUS

A tout seigneur tout honneur.

Spencer Wood veut de changer de locataire. L'évènement n'a pas fait grand bruit ; ce n'est qu'un simple changement de fonctionnaire ordonné par la constitution, et qui n'affecte les intérêts d'aucun parti.

Le nouveau lieutenant-gouverneur de la province de Québec est un heureux ; il n'a jamais eu d'ennemis et jouit d'une grande considération.

L'hon. M. Louis-François-Rodrigue Masson, est le quatrième fils de feu l'hon. Joseph Masson, conseiller législatif. Il est né en 1833, à Terrebonne. Après d'excellentes études au collège de Saint-Hyacinthe, M. Masson fut admis au barreau en 1850. Marié en premières noces avec Mlle Louisa Rochel Mackenzie, il épousa ensuite Mlle Burroughs, fille de M. Burroughs, notaire de Québec.

L'hon. M. Masson a fait la campagne de 1866 en qualité de major de brigade, et fut nommé lieutenant-colonel en 1867. La même année, il fut élu membre du parlement et a toujours conservé les votes de ses électeurs depuis cette époque. Il fut nommé ministre de la Milice et de la Défense en 1878, et sénateur en 1882.

L'hon. M. Masson, après avoir prêté serment entre les mains de sir A.-A. Dorion, juge-en-chef, a pris possession de Spencer Wood vendredi matin.

Un déménagement qui a fait plus de sensation est celui que l'on vient de décider aux États-Unis et qui aura lieu à la Maison Blanche, à Washington, le 4 mars prochain.

Après vingt-cinq ans de règne, les républicains sont forcés de céder la place aux démocrates, puis que les élections ont assuré la majorité à ces derniers ; mais ce verdict n'est pas accepté avec calme par beaucoup de politiciens, et l'avenir est gros de menaces.

Déjà courent des bruits peu rassurants ; on conteste les rapports des électeurs, on parle d'escamoter plusieurs États, et les démocrates de leur côté, disent qu'ils iront installer Cleveland à la Maison Blanche avec cent mille bayonnettes si cela est nécessaire.

L'émotion, pendant la période électorale, ne s'est pas localisée aux États-Unis seulement, l'Europe s'en est beaucoup occupée, et nous mêmes les avons suivies avec intérêt.

Les affaires ont été suspendues pendant deux jours au moins, dans toute la grande République, mais ne croyez pas pour cela que les Américains n'aient tenté de gagner d'argent pendant ces quarante-huit heures, au contraire, et les sommes qui ont changé de mains alors, par suite de paris, se chiffrent par millions.

Toujours pratiques, les Yankees.

Un des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ me demande quelques renseignements sur les différents drapeaux adoptés en France sous les régimes qui se sont succédés, et me dit qu'ayant des opinions royalistes, il ne veut reconnaître que le drapeau blanc.

Je vais lui donner ces renseignements ; mais j'ajouterais que c'est précisément parce qu'il est royaliste qu'il a tort de ne pas accepter le drapeau tricolore.

Quelqu'étrange que puisse paraître ce raisonnement, je le crois bon et je le base sur l'opinion de Chantrel, historien très bourgeois.

L'ancienne bannière des Francs était la chape de saint Martin ; la bannière particulière des Capétiens était de velours violet ou bleu céleste ; Louis le Jeune, fils de Louis le Gros, la parsema de fleurs de lis d'or, que Charles V réduisit à trois en l'honneur de la Sainte Trinité. L'oriflamme était une sorte de panonceau de soie, fendu en queue d'hirondelle, et attaché transversalement à une pique dorée. Son nom lui vient de sa couleur rouge. C'était la bannière du Vexin, pour lequel le roi relevait de l'abbaye de Saint-Denis. Les rois de France adoptèrent ainsi cette bannière par dévotion pour l'évêque de Paris, et l'oriflamme devint leur principale enseigne. Sous Charles VII, elles disparurent des armées françaises, parcequ'on ne put aller prendre à St-Denis, dont les Anglais étaient maîtres.

Jeanne d'Arc la remplaça par une bannière blanche, et c'est là l'origine du drapeau blanc. Les Bourbons, dont la bannière était tricolore, adoptèrent la couleur nationale, que la Révolution renia, en prenant le drapeau tricolore, qui était précisément le drapeau de la dynastie qu'elle renversait.

Comme vous le voyez, un royaliste peut donc très bien s'accommoder du drapeau tricolore.

L'hiver s'est annoncé par une terrible tempête qui s'est abattue sur toute la région du Golfe, la semaine dernière, avec une violence inouïe.

Les nouvelles que nous avons reçues sont déplorables. Partout il y a eu des sinistres, et il est impossible d'évaluer l'étendue des dégâts.

À Québec seulement, on parle de plusieurs centaines de mille piastres de pertes. La paroisse du Sacré-Cœur, en bas du Bic, a été presque détruite, et tout le littoral a plus ou moins souffert.

Des goëlettes ont eu leurs chaînes d'ancres brisées et ont été emportées à la dérive.

Neige, pluie et vent s'unissaient pour exercer des ravages de tous côtés.

Des vieillards disent n'avoir jamais vu pareille tempête.

Je vous ai dit, il y a deux mois, que je voyais avec regret le départ de nos canadiens et leur enrôlement dans l'armée de Wolseley, qui les a demandés comme auxiliaires. Mais je constate avec fierté qu'ils font leur devoir en braves gens et en bateliers habiles.

LE MONDE ILLUSTRÉ de ce jour donne deux gravures qui ont un intérêt tout particulier pour nous.

Comme vous le voyez, il s'agit de passer les rapides. Ce n'est pas une petite affaire, et la mauvaise construction des bateaux complique encore la difficulté. Deux ou trois de nos gens sont à bord et dirigent le bateau traîné par toute une armée d'Arabes. De l'aveu de l'officier anglais qui surveille l'opération, il est admis que tout bateau qui n'a pas au moins un Canadien à bord, ne peut être transporté avec succès au-delà des cataractes.

Dans cette gravure figurent les portraits du lieutenant Poore, commandant de la flottille, et celui du chef Arabe Coki, le meilleur nageur du Nil.

Il y a environ cinq cents bateaux qui doivent ainsi passer six cataractes.

Nos amis supportent bien le climat jusqu'à présent, et nous n'avons pas à enregistrer de décès causés par les maladies.

Deux accidents ont cependant causé la mort de deux sauvages qui sont tombés dans les rapides et se sont noyés.

Je serais curieux d'entendre le récit de leurs aventures que nous feront les survivants.

Vont-ils nous en conter !

Cette affaire d'Égypte s'embrouille de plus en plus.

L'expédition avait pour but de dégager Khartoum

et de délivrer Gordon, qui s'y est défendu comme un lion.

Pendant qu'il se battait, on délibérait à Londres, et au moment où l'armée anglaise arrive à cent milles du but du voyage, on apprend un beau matin que le Mahdi a surpris la ville, s'en est emparé et retient Gordon prisonnier.

J'avais un peu prévu ce résultat, si vous vous rappelez ce que j'en disais autrefois, et maintenant je crois que le moment serait bien choisi pour les Arabes de tomber sur les Anglais avant qu'ils n'aient eu le temps de se préparer à l'action.

Cependant, il est possible aussi que le Mahdi se dispose à les attendre dans Khartoum, dont la position lui permet de tenir aussi longtemps que dura le siège de Troie.

La ville, en effet, est protégée de trois côtés par le Nil, et pour y arriver par le côté faible, il faudrait faire un immense détour qui mettrait l'armée anglaise en danger perpétuel.

Je ne suis pas dans les secrets du faux prophète, mais à sa place je laisserais une garnison dans Khartoum et je me retirerais à distance, harcelant l'ennemi et lui faisant une guerre de guerrillas, mais quoi qu'il fasse, pourvu que nos canadiens nous reviennent, c'est tout ce que je demande.

Comme vous le savez, l'attention est attirée depuis quelque temps du côté de la Baie d'Hudson. L'expédition du *Neptune* et les relations de voyage de M. l'abbé Proulx nous ont fourni d'excellents renseignements sur cette contrée peu connue jusqu'à présent.

Au port Burwell, pendant qu'on construisait l'observatoire, le Dr Bell et les savants à bord du navire descendirent sur terre et firent une excursion, dont le compte rendu est des plus intéressants au point de vue géologique.

On y a trouvé du quartz aurifère en quantité, et il n'est pas improbable que nous verrons un jour des hommes d'initiative et d'énergie fonder un établissement sur ce rivage désolé.

D'un autre côté, les charmantes lettres de M. l'abbé Proulx nous font connaître les mœurs des sauvages, seuls maîtres de l'immense étendue de terrain qui part des confins des comtés du Nord pour finir aux bords de la Baie d'Hudson.

Il y a dans ces correspondances des descriptions splendides des vastes solitudes du Nord, et parfois des légendes naïves qui inspireront certainement un poète, et je ne comprends pas que jusqu'ici nous n'ayons pas eu un homme de talent qui ait pris pour thème la vie des bois.

Ce sont nos forêts et nos plaines sans limites qui distinguent surtout notre pays, et je trouve que cela vaut la peine d'être chanté en bons vers.

Un de mes amis, jeune poète d'avenir, M. Désaulniers, m'a cependant dit dernièrement qu'il avait l'intention d'accorder son luth en ce sens.

Puisse-t-il tenir parole.

Ce mot de poète me fait penser à Parage, ce savant qui, venu de New-York il y a trois mois à peine, vient de fonder un cours de déclamation et d'élocution à Montréal.

Cette école n'est pas un luxe, mais au contraire, une nécessité absolue, car nous devons reconnaître que nous parlons d'une manière impossible. Notre pays est pauvre en bons orateurs, et cela vient, je crois, de ce qu'il y en a trop.

Les luttes électorales nécessitant beaucoup de parole, tout le monde parle, et un discours n'est estimé généralement que par sa longueur. Dire d'un homme qu'il a parlé deux, trois, quatre heures, est souvent le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui.

Quant à la question de savoir si la langue qui s'est tant démodée était bien "chargée d'idées," on ne s'en inquiète pas.

Un bon discours, une bonne plaidoirie sont donc très rares, aussi, ai-je goûté avec d'autant plus de plaisir l'éloquente défense de M. Augé, dans l'affaire de Lassalle, qui s'est déroulée la semaine dernière devant la Cour du Banc de la Reine.

Cet excellent avocat a su trouver des accents si pathétiques, que jurés, juge et public ont manifesté une telle émotion, qu'elle s'est manifestée par des larmes.

Cette puissance de la parole est si précieuse, que

je vois avec la plus vive satisfaction l'ouverture du cours de Parage, dont les études sérieuses, puisqu'il est élève de Talbot, du Théâtre-Français, sont une garantie de succès.

Cet excellent professeur est un modeste, et j'en donnerai pour preuve une réponse qui le peint tout entier.

On parlait de certains auteurs dont les ouvrages ont été couronnés, cette année, par l'Académie Française, et comme on en profitait pour féliciter Parage d'avoir eu cet honneur en 1878, avec son volume de poésie : *Neiges d'Autun* :

—Ta, ta, ta ! fit-il, ce n'est pas cela qui nous donne du talent. C'est tout au plus un encouragement au travail, et je vous assure que je regrette plus d'un vers de mon volume.

Ce modeste doit être un fort.

LÉON LEDIEU.

SUR LE CORPS DE L'HOMME

Qui ne sait aujourd'hui que si la configuration de nos personnes est à nous, à part quelques changements, pour toute la durée de notre existence, la substance de nos corps ne demeure pas même intégralement en notre possession pendant un jour ? Les molécules qui constituent nos organes sont dans un flux perpétuel. Celles qui s'y rencontrent aujourd'hui appartenaient hier à d'autres tourbillons et retourneront demain au fonds commun dans lequel de nouveaux êtres viendront à leur tour puiser, comme un lac dont les rivages conservent la même figure, mais dont le contenu renouvelle sans cesse ; ou, mieux encore, comme la flamme de la lampe qui, à première vue, semble vivre d'elle-même et persévérer dans sa substance comme dans sa forme, et qui, étudiée de plus près, n'est qu'un courant continu qui nous fait illusion parce qu'il ne nous est visible que sur une partie de son trajet. Tel est le corps de l'homme. Il n'est permanent qu'en apparence. Détachez la flamme quand vous laissez la lampe, et vous pourrez enlever le corps quand vous abandonnez la terre qui la sustente.

Si vous avez tant d'attachement pour la poussière qui a eu l'honneur de vous servir ici-bas, que vous ne puissiez vous résoudre à la licencier pour toujours à l'heure de votre mort, que ne réclamez-vous, pour les ravir avec vous au séjour céleste, toutes les sueurs que vous avez successivement rejetées dans le cours de votre existence terrestre ? tous ces matériaux vous sont essentiels au même titre que ceux qui formeront votre corps à votre dernier jour.

Le tourbillon par lequel ne cesse de se manifester notre vie est un tourbillon toujours nouveau, non pas en vertu d'un simple changement dans ses proportions, mais par suite du renouvellement radical de sa substance.

Admirons, avec l'Évangéliste, cet arbre étincelant qui, tout chargé de fleurs et de rameaux, étale sa richesse au sein de la campagne et donne asile, sous la protection de sa verdure, aux oiseaux fatigués : non seulement il n'y a plus rien dans sa figure qui nous rappelle ce pauvre grain de sénévé, son premier corps, qui pompait jadis, loin du jour, les sucs de l'humus ; mais il n'y a pas dans ses tissus ni dans sa sève un seul atome qui ait jamais appartenu à l'obscur embryon. La substance qu'il avait à son service durant cette période déjà lointaine de son existence, livrée aux vents et dispersée par eux aux quatre angles de l'horizon, a fait place à une substance nouvelle, d'une nature différente, tirée d'autres sources et disposée sur un plan nouveau, pour des actions nouvelles, dans un nouvel habitat.

En définitive, demeure, forme, substance, fonctions, tout a varié, et rien de ce que nos sens peuvent saisir n'est demeuré stable. Mais, dans ce renouvellement général, il y a une chose pourtant qui ne s'est pas renouvelée ; et cette chose, qui est constante tandis que tout est fluide et passager autour d'elle, cette chose qui persévère et maintient l'unité de la plante à travers toutes les phases de sa destinée, c'est le principe même de son être ; autrement dit cette puissance invisible qui, toujours vivante sous l'enveloppe mortelle, excelle à distraire continuellement, de la masse flottante de l'univers, les matériaux qui lui sont nécessaires pour accomplir sa vie et se construire les organes dont nous la voyons se revêtir tour à tour.

JEAN REYNAUD.

LES BATELIERS CANADIENS

Dans le *Croquis Militaire d'Afrique*, M. Léon Barat parle en termes sympathiques des bateliers canadiens qui font partie de l'expédition du Nil :

« C'est chose décidée, les Américains viennent en Afrique. Les bateliers canadiens-français vont diriger la flottille du Nil.

« On a beau faire, on éprouve malgré soi quelque tristesse à songer qu'avec un peu d'intelligence et de courage, nos rois nous auraient gardés ce beau Canada, resté français de cœur et de langage. Inutiles regrets. C'était du temps de Montcalm qu'il eut suffi de quelques milliers d'hommes pour les sauver.

« Du moins, c'est toujours le sang aventureux de nos ancêtres qui coule dans leurs veines. Au premier appel, au premier cri de guerre, leur âme gaULOISE s'est émue. Il y a des coups à donner, des horions à recevoir, des tâches rudes à remplir, des dangers à courir, ils ont répondu : présent.

« Où qu'ils aillent, nous savons d'avance que leur ancienne mère-patrie n'aura pas à rougir d'eux ; au service du pape, leurs zouaves furent héroïques. Au service de l'Angleterre, ils ont eu des généraux comme Salaberry. En France, Comte s'est fait tuer à Patay, et c'est sur les champs de bataille du sud oranais que Chartrand, aujourd'hui officier de zouaves, a gagné ses galons ; il y a quelques mois, un Québécois, J.-L. Renaud, s'enrôlait encore dans la légion étrangère.

« Ces Français d'Amérique sont les premiers rameurs du monde, et le Nil n'a rien qui puisse effrayer les hommes du Saint-Laurent ; leurs cœurs sont bien placés et leurs bras vigoureux. Gordon, entouré depuis de longs mois par des barbares, devra peut-être sa délivrance à des Français, hier pionniers de la civilisation dans l'Amérique septentrionale, ses défenseurs à présent en Afrique contre l'Islamisme soulevé.

Même en Egypte, sous le drapeau britannique, en uniforme anglais, dans une contrée où Londres s'efforce d'assurer sa prépondérance absolue, les Canadiens trouveront les grandes traces de leur ancienne métropole, les souvenirs d'expéditions françaises, militaires ou scientifiques, bien autrement brillantes que celles de lord Wolseley, ils entendront la langue maternelle parlée dans les rues du Caire comme dans les rues de Montréal ; le canal de Suez leur redira la gloire d'un Français aussi bien que les Pyramides, et devant les monuments antiques ils apprendront avec admiration qu'un Français, Maspéro, est en train de ressusciter l'ancienne Egypte qui était morte.

« Et eux-mêmes, sans peut-être y songer seulement, les bateliers du Saint-Laurent, transplantés sur le Nil par l'Angleterre, ils vont ajouter une page nouvelle à l'histoire du rôle civilisateur de la race française sur la rive méridionale de la Méditerranée. »

LE BON CÔTÉ

« Le bon côté ! le bon côté ! » disait mon oncle le conseiller, toutes les fois que l'on commençait à critiquer une personne ou une chose.

Si l'on répondait qu'on ne voyait pas où pouvait être le bon côté, il reprenait :

« C'est certainement que vous n'avez pas assez bien observé. Il y a toujours quelque part à louer ou à réserver dans ce qui paraît le plus sujet à la critique, homme, livre ou œuvre d'art, il n'importe.

Remarquez bien que la plupart des orateurs les plus habiles ont pour règle de reconnaître tout d'abord ce qu'on peut dire en faveur de la cause qu'ils combattent ou de l'homme contre lequel ils veulent parler. Ils viennent ainsi au devant des objections qu'on pourra leur faire, et ils se sentent plus de liberté et de force pour exercer ensuite leur blâme, leur censure. Plus ils mettent de bonne foi à faire cette première part la plus large et la plus généreuse possible, plus ils se concilient d'attention et de confiance.

Et mon oncle ajoutait : « Je n'entrerai avec plaisir et intérêt dans votre entretien que lorsque vous aurez fait cette part de justice.

Et il écoutait attentivement.

Presque toujours on arrivait à modérer la censure en quelque sens, et souvent on trouvait peu à peu tant de motifs d'indulgence ou d'atténuation, que ce

qu'on se proposait d'accumuler de blâme était fort amoindri ou se réduisait presque à rien.

Pendant, si en définitive le poids du mal paraissait l'emporter dans la balance, mon oncle posait alors cette question, surtout s'il s'agissait de livres ou d'œuvres d'art :

— Eh bien ! en définitive, aurait-il mieux valu que ce dont nous parlons n'eût pas existé ?

Si l'on était prompt et unanime à répondre affirmativement, il n'insistait pas. Il est évident qu'il y aurait avantage à ce que ce qui est absolument mauvais soit resté dans le néant ; mais cet arrêt absolu était rare lors que le débat portait sur un homme ou sur une œuvre digne d'être un sujet de discussion entre personnes sérieuses.

Un jour, par exemple, dans une réunion d'amis, on critiquait très amèrement l'un des deux ou trois plus grands poètes de notre siècle : tant de paroles amères m'attristaient ; je me pris à dire, selon la formule de mon oncle :

— Aaurait-il donc mieux valu que ce poète n'eût pas existé ?

Aussitôt on se récria, et le premier de nos prosateurs contemporains me répondit vivement :

— Non pas ! il eût manqué quelque chose de grand à notre siècle !

ED. CH.

NOTES ET IMPRESSIONS

Ce que l'on appelle libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que l'on préfère au don lui-même.

Les vins fermentent pour se faire et les peuples pour se défaire.

Le plaisir de l'illusion dédommage du chagrin de l'erreur.

Les conquérants détestent la paix, comme les buveurs détestent l'eau, parce qu'elle n'enivre pas.

En politique, quiconque arrête, démonte ou brise les rouages d'une montre, se dit et se croit horloger.

SIXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois d'octobre a eu lieu le 3 novembre, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

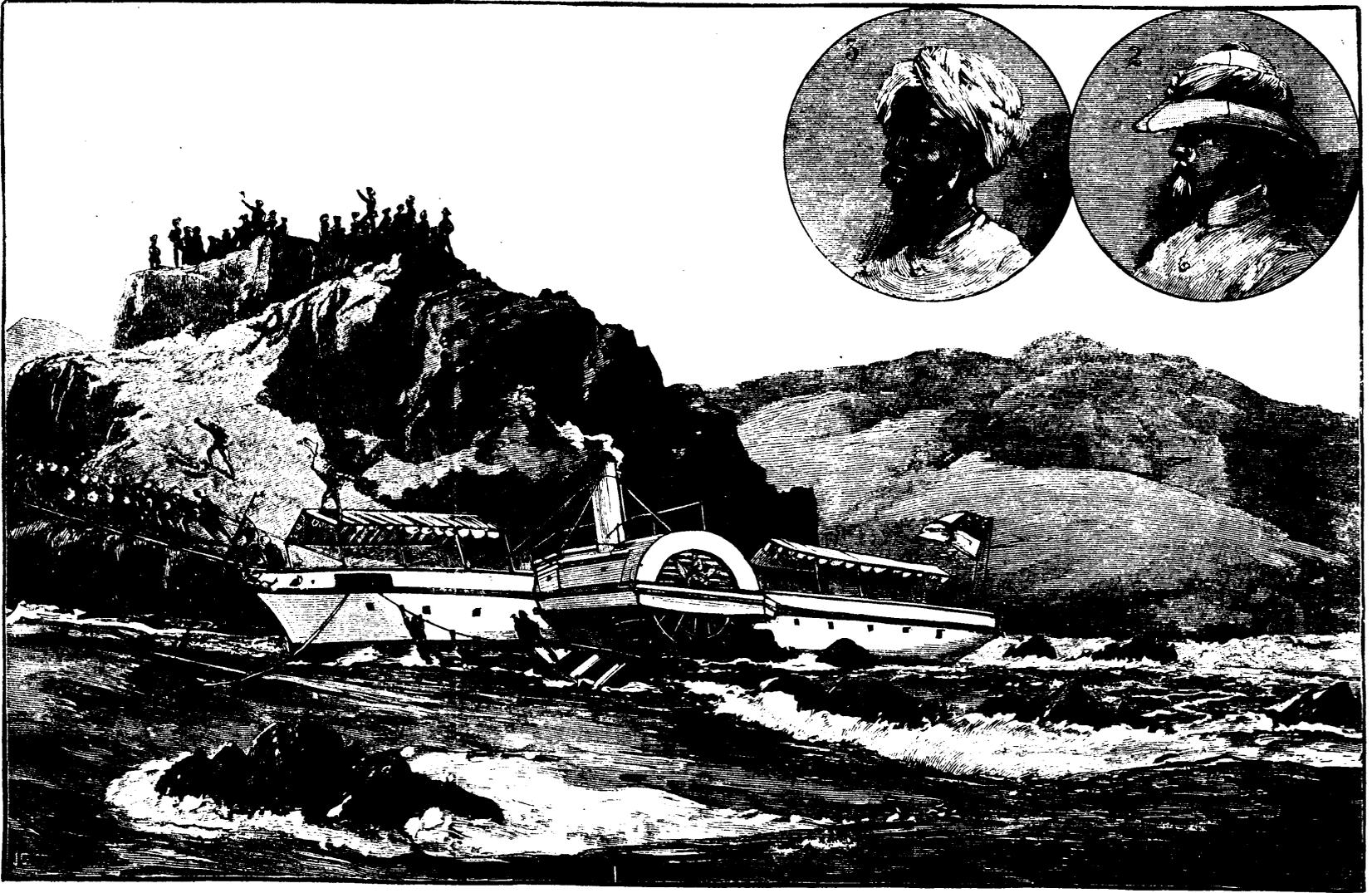
Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No	13,840	\$50.00
2e — —	15,179	25.00
3e — —	13,680	15.00
4e — —	23,176	10.00
5e — —	10,140	5.00
6e — —	931	4.00
7e — —	12,786	3.00
8e — —	5,727	2.00

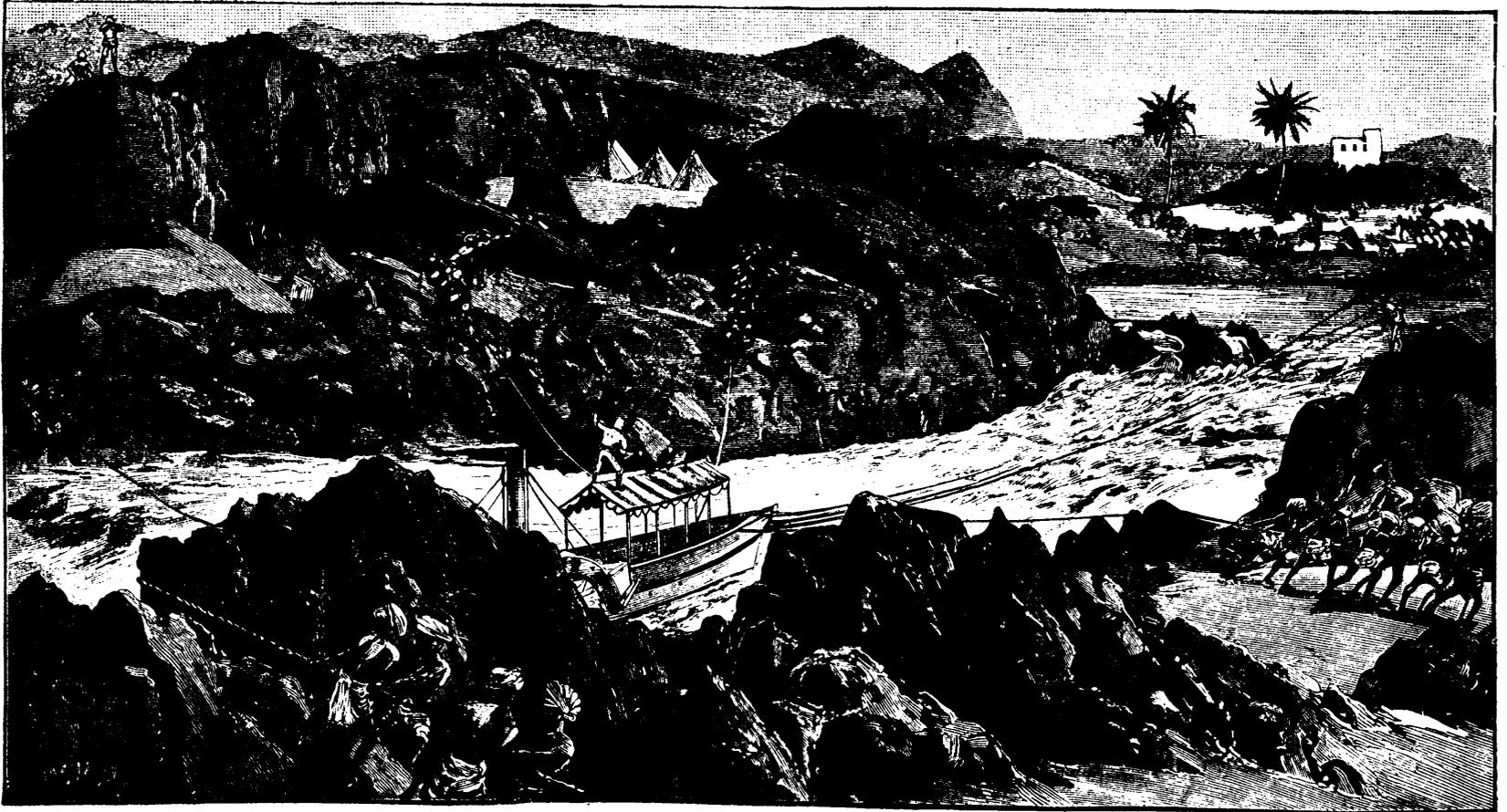
Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun : 14,212—15,205—23,142—17,540—14,870—7,958—10,599—24,603—5,450—12,467—24,606—23,799—4,611—11,054—21,597—15,015—9,810—942—1,530—20,235—7,187—8,925—24,007—24,310—24,417—1,732—8,542—6,731—15,944—25,673—6,816—3,612—466—10,762—18,238—8,576—10,543—2,065—321—8,283—3,525—4,275—1,353—9,985—17,067—1,571—15,550—22,968—11,548—16,391—1,847—20,181—22,459—3,342—20,711—205—20,091—24,559—24,472—20,356—24,011—14,218—19,720—13,480—20,808—4,076—14,622—9,895—15,503—15,317—4,719—4,504—8,211—21,211—22,005—7,216—5,476—9,450—22,799—21,963—23,187—22,981—6,269—16,935—7,287—23,845.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois d'octobre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béliand, n° 264, rue St-Jean, Québec.



UN MOMENT CRITIQUE.



L'EXPÉDITION DU NIL.—LA DESCENTE DU "NASSIF KHEIR" À LA DEUXIÈME CATARACTE DU BAR-EL-KEBIR.



1. PELISSE RUSSA.

2. VÊTEMENT DE SORTIE.

3. VÊTEMENT SOUTACHÉ (DEVANT).

5. PALETOT.

4. VÊTEMENT SOUTACHÉ (DOS).

6. PALETOT GENRE MARIN.

7. PALETOT POUR FILLETTE.

NOS ILLUSTRATIONS DE LA MODE.

LA

CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

XIV

ORPHELINE

(Suite)

Quand la pieuse cérémonie fut achevée, Mme Vebson attira sa fille sur son cœur, dont chaque minute ralentissait les battements.

— Nous allons nous quitter, lui dit-elle, pour nous retrouver plus tard, dans la demeure où se compenent les souffrances de la terre... Je demanderai pour toi le courage de soutenir ton fardeau, s'il doit être aussi lourd que le mien, mais j'espère qu'au nom de de celui que je vais rejoindre, j'obtiendrai qu'il prenne bientôt fin... Si tu recouvres un jour la fortune qui nous fut destinée par Henriot de Marolles, fais-en bon usage, répands l'aumône sur les malheureux avec une sainte profusion... Mais, jusqu'à ce que le ciel fasse luire la lumière sur les faits qui se sont passés là-bas, cache mon secret, dérobe le nom que la loi ne t'autorise pas à porter, et qui fut ma joie et mon orgueil, nul ne doit savoir que Gaston de Marolles fut ton père avant que tu rentres en possession des papiers qui lui furent dérobés... Tu me le jure ?

— Oui, mère, je te le jure.

— Tu seras fidèle à ton serment, car tu es une Marolles !

Elle l'embrassa passionnément.

— Pauvre chérie ! Mon ange aimé, je te quitte ! ma force s'en va, ma vie est usée, tu as travaillé pour ta mère avec un grand cœur, un dévouement admirable, je t'en remercie, je te donne la bénédiction la plus tendre... Le rôle de la femme est d'être épouse et mère, si tu inspires de la tendresse à un homme digne de toi, fais-en le compagnon de ta vie, aime-le

fortement, dans la raison, dans le devoir, dans toutes les traditions de la famille chrétienne...

Sa voix se faisait si basse qu'elle ressemblait à un soupir. Mélati posa la main sur sa bouche pâlie et demeura à ses genoux. Un long silence suivit, pendant lequel commença cette lutte terrible de l'âme s'efforçant de briser sa fragile enveloppe.

Aimée, Eugénie accoururent, et toutes deux à genoux récitèrent les invocations qui convoquent au chevet du chrétien les troupes glorieuses des anges, des apôtres, des martyrs et des vierges.

A l'aube, les yeux clos d'Arinda s'ouvrirent tout grands, un subit effroi les traversa, ses bras se tendirent comme s'ils voulaient repousser un ennemi, puis, d'une voix étranglée, elle s'écria :

— Maxime de Luzarches ! Prends garde ! prends garde !

Sa main droite retomba sur le front de sa fille, elle la caressa avec un geste vague : " Ma fille ! ma fille ! " puis, épuisée, elle se renversa en arrière. A partir de ce moment elle ne parla plus. Un faible soupir souleva sa poitrine, ce fut le dernier.

Mélati poussa un sanglot et s'abattit sur le lit de la morte. On n'osa l'arracher à cette place tant qu'un reste de chaleur anima le corps de la trépassée, mais Eugénie Andrezel se levant ferma les yeux d'Arinda, tandis que Mme de Gailhac-Toulza entraînait l'orpheline.

Dans la journée, Francis demanda à parler à Mélati.

Elle lui tendit la main en pleurant.

— Mademoiselle, lui dit le jeune homme, votre douleur ne doit être troublée par aucun de ces détails qui la ravivent et l'irritent. Soyez assez bonne pour me donner les noms de madame votre mère, je ferai les démarches nécessaires pour la déclaration de son décès.

— Son nom ! son nom ! répéta Mélati d'une voix sourde, ah ! la loi demande ces choses... Je vous remercie, monsieur, je me sens assez forte pour remplir encore ce devoir... C'est à la mairie que je dois aller, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, mais l'état de faiblesse où vous êtes...

— J'irai, monsieur, faire cette déclaration, ce que je vous demanderai, c'est de vous occuper du convoi de ma mère, hélas ! le convoi des pauvres !

Se rappelant la promesse faite à sa mère, Mélati ne voulait permettre à personne de pénétrer son secret. Mais le nom que la morte avait cessé de porter depuis l'assassinat de Gaston de Marolles, elle voulait le graver sur sa tombe et le lui restituer maintenant que tout était fini.

Elle sortit, rentra demi-morte, s'enferma dans la chambre de sa mère, et ce fut elle qui la coucha dans son cercueil.

XV

UN NOM SUR LA CROIX

Damien ne s'était pas trompé, lorsque dans son cynisme il offrit à son maître d'entrer dans une association dont il deviendrait le chef. Chacun de ces misérables avait besoin de l'autre.

Maxime de Luzarches, sans argent, se trouvait incapable de recommencer à Paris sa vie de luxe accoutumée ; Damien, enrichi par le vol et l'usure pouvait, il est vrai, soit vivre de ses rentes en petit bourgeois, soit placer son argent d'une façon fructueuse en achetant un de ces cabinets d'affaires dans lesquels s'élaborent tant de chantages honteux et se traitent un si grand nombre de marchés dont le moins coupable mériterait les sévérités de la police correctionnelle.

Mais Damien disait vrai en affirmant à Maxime qu'il allait changer de peau. Les planches sur lesquelles jusqu'à ce jour il joua ses farces de Scapin, lui brûlaient les pieds. Il rêvait d'aborder un autre théâtre. Ce qu'il appelait " son audacieux génie " demandait une scène plus vaste. Il continuerait une existence de coquin, mais en l'entourant d'élégance.

Maxime, aux abois, accepta le traité.

Une fois arrivés à Paris, les deux chevaliers d'industrie descendirent dans une modeste maison meublée ; Damien ne voulait dépenser que les sommes capables de rapporter au centuple.

Au bout de quinze jours il découvrit, avenue de Villiers, un petit hôtel que son propriétaire consentait à louer tout meublé pour trois ans.

—A l'expiration du bail, dit Damien à Maxime, nous serons assez riches pour l'acheter.

Des voitures au mois leur suffirent ; mais elles furent fabriquées pour eux et timbrées de leurs chiffres.

Il ne fallut pas un mois aux deux associés pour monter leur maison. La saison s'avancait, ils partirent pour Monte-Carlo, jouèrent un jeu infernal et firent sauter la banque par deux fois. Maxime retrouva des amis dans cette capitale hivernale des plaisirs délicats et des passions éternelles. Il leur présenta sir Edward Josby, ancien major dans l'armée des Indes Anglaises, le triomphateur du trente-et-quarante, et le fit accepter par un groupe de jeunes gens avides de distraction bruyantes. Du reste, Damien se posa son personnage d'une façon admirable. Durant son séjour à Paris il s'adressa à une Juive connue pour vendre des produits pharmaceutiques aux femmes coquettes. L'ancien valet s'en munit, et au bout d'un mois le hâle de son teint avait disparu, et sa peau blanche et lisse ressemblait à celle d'un véritable fils d'Albion. Il savait un peu d'anglais ; grâce à un tailleur habile, il prit l'aspect roide d'un sujet de l'Angleterre, parla peu, affecta un flegme approchant de la distinction, et ne commit pas un impair quand il se trouva mêlé aux amis de son ancien maître.

Lorsque ses instincts reprenaient le dessus, il s'enfermait dans sa chambre, vidait plusieurs bouteilles de vin capiteux, cuvait son ivresse dans la solitude, puis, ranimé par un bain froid, plus grave que jamais, il reprenait le chemin de la salle des Jeux.

Au retour de cette campagne financière, Damien possédait cinq mille francs. Il ne se tenait pas possédant pour satisfait. Cette somme, il la voulait non point en capital, mais en revenu. Pour parvenir à ce but il devait mettre en œuvre ses ressources occultes, et continuer à demander au jeu des bénéfices incessamment renouvelés. Sans avoir frappé à la porte des grands clubs, dont les membres comptent plusieurs quartiers de noblesse, il parvint à se faire admettre dans deux cercles où l'on se montrait moins difficiles.

Le marché conclu entre M. de Luzarches et son ancien valet fut respecté par chacun d'eux. Quelques amis de Maxime s'étonnèrent bien de sa subite amitié pour un étranger, amitié si vive qu'ils habitaient le même hôtel, mais pour la justifier Luzarches racontait que le major lui avait sauvé la vie en le retirant d'un précipice où il avait failli mourir. Cette raison parut suffisante. La situation du major et de Maxime se trouva donc très rapidement établie. Cependant, si M. de Luzarches acceptait le présent, il n'en était pas moins résolu à secouer le plus vite possible le joug sous lequel il pliait. Il n'était point sans s'être aperçu que l'ancien valet savait aider à la fortune, et qu'il possédait à fond l'art de tourner le roi et de gagner au baccarat. Quand il hasardait une observation sur le danger de semblables manœuvres, Damien lui répondait avec emflornerie :

— Libre à vous de me quitter, pourvu que vous ne me trahissiez pas.

— Je n'y ai jamais songé.

— Parce que ma perte serait la vôtre... Vous ne me pardonnerez jamais l'orgueil qui me porte à vivre à vos côtés, et l'obligation dans laquelle vous êtes de me couvrir de l'égide de votre amitié. Nous nous quitterons sans nul doute plus tard, veuillez seulement à ce que ce jour-là la police ne se mêle de nos affaires. Suivez-moi en silence, mariez-vous... A votre âge, grâce à votre nom et à votre apparente fortune, vous trouverez une jeune fille, confiante, prête à vous rendre heureux ; épousez-la, et tâchez d'oublier le passé...

— Le passé ! répéta Luzarches.

— Soyons francs vis-à-vis l'un de l'autre, continua Damien ; n'avez-vous jamais revu en rêve la belle et pâle figure de Gaston de Marolles ?

— Si, répondit Luzarches en riant.

— Ne vous est-il jamais arrivé, en remontant à l'angle d'une rue, de voir sous les pluies froides ou les grandes neiges, une jeune fille amaigrie, tendant la main en balbutiant des paroles confuses, et de vous dire que peut-être cet enfant était la fille légitime de votre cousin, l'héritière légitime de la fortune d'Henriot de Marolles ?

— Si, répondit de nouveau Luzarches, je l'ai souvent pensé.

— Ce qui est étrange, reprit Damien, ce que jamais je ne suis arrivé à comprendre, c'est que M. Gaston fût arrivé sans papiers. J'ai lu la lettre de

son oncle ; le vieillard les exigeait d'une façon absolue. Le voyage de M. de Marolles n'avait pas de raison s'il n'apportait point les preuves de son mariage avec Arinda Vebson... Et cependant... Mais aussi, pourquoi ne pas fouiller le cadavre...

— Le temps me manqua, répondit Luzarches avec un frisson.

— La crainte ne vous est-elle jamais venue qu'un autre avait dérobé à Gaston les titres de sa famille ?

— Nul n'y avait intérêt.

— Plus tard, avez-vous suffisamment cherché sa femme et sa fille ?

— J'ai inutilement fouillé Paris. Qui sait si elles ne sont point retournées aux Indes ?

— Ce serait pour vous un grand bonheur, répondit Damien. Mais si nous manquons d'atouts de ce côté, nous pouvons cependant étaler encore un joli jeu et faire la voie... La fille de Wilhelm Muller, le banquier, semble vous regarder avec une préférence marquée... On ne peut dire qu'elle soit jolie, mais, en la regardant à travers sa dot, elle demeure un parti très convenable. Je sais bien que Wilhelm Muller se lance dans des spéculations audacieuses, capables de le mener loin, mais si les banquiers considèrent trop la fin de leurs entreprises, ils n'en lanceraient aucune. Un homme comme vous, rendu prudent par le passé, saura placer convenablement la fortune de sa femme et la mettre à l'abri de tout risque.

Maxime fit un signe de tête.

— Sarah Muller, avide d'entrer dans un autre monde que celui de la finance, vous acceptera tout de suite pour fiancé.

— C'est une affaire à suivre.

— Dites une affaire à conclure.

— Je ne suis pas si pressé, répartit Maxime.

— A votre volonté, dit Damien. Je m'estime trop honoré de votre amitié pour vouloir hâter l'heure de votre départ.

L'ancien valet employait souvent à l'égard de Maxime de ses formules d'hypocrite respect qui allumaient une rage sourde dans l'âme de M. de Luzarches. Des deux, Damien était le véritable maître. S'il avait été le complice muet, le préparateur complaisant du crime commis à Marolles, s'il avait attiré la victime dans un piège et veillé sur le balcon tandis que Maxime assassinait son cousin, Damien cependant ne prit aucune part directe à ce crime ; qu'une accusation fût lancée contre lui, rien ne lui eût été plus facile que de s'en disculper. Un mot de Damien n'aurait-il pas suffi pour tout expliquer et mettre à néant la prétendue culpabilité de Cheminau ? Aussi, l'ancien valet lisait clairement dans l'esprit de Maxime, quand il affirmait que sa présence le gênait. Oui, et parfois elle lui pesait comme un cauchemar, elle devenait la personnification même de son crime. Crime inutile, dont l'horreur le pour suivait, doublée par l'humiliant sentiment de son impuissance. De quoi lui servirait d'hériter de Marolles ? Ne serait-il point trop vieux pour jouer alors d'une fortune achetée si cher ? Damien avait doublement raison en lui conseillant de se marier. Il y songeait depuis longtemps, laissant aller à tout vent la fantasia de son choix.

Après avoir, durant une journée, tourné et retourné dans son cerveau les idées que sa conversation avec Damien y avait fait naître, il demanda le soir même à l'ancien valet :

— Wilhelm Muller ne reçoit-il point aujourd'hui ?

— Ah ! vous avez réfléchi ?

— Il ne m'en coûtera guère d'adresser des félicitations à Sarah.

Damien sourit.

Quelques heures plus tard, tous deux vêtus avec cette correction qui les rajeunissait, le gendreau à la boutonnière, entrèrent dans le salon du banquier. Les danses commençaient et Sarah valsait. Elle possédait une certaine grâce qui, pour la première fois, fut remarquée par Maxime. Dès qu'elle revint à sa place, il l'invita pour un quadrille, et sa demande se trouva gracieusement accueillie. Durant toute la durée du bal, il se montra attentif sans exagération, et constata que Sarah l'écoutait avec une préférence marquée.

De son côté la fille du banquier dit à son père au moment de la quitter :

— J'ai trouvé un mari ce soir.

— Un prétendant ?

— Non, un mari.

— Qui s'appelle ?

— M. de Luzarches.

— Bonne famille, fortune problématique.

— Bah ! vous êtes riches pour deux.

— Fais à ta volonté. Du chef de ta mère tu possèdes douze cent mille francs ; j'en ajouterai cent mille pour le mobilier.

— Sans compter le petit hôtel de la rue de Prony ?

— Juive, va ! fit Muller en souriant.

— Israélite, tout au plus.

— Accordé, l'hôtel,

— Et maintenant laissez-moi arranger mes affaires toute seule.

Sarah croyait qu'elles marcheraient plus vite ; mais bien que Maxime se montrât fort assidu aux réceptions de M. Muller, il évitait de s'engager. Cependant, il accepta une invitation à dîner qui parut mettre les relations sur un pied plus intime entre les deux hommes. Un mois après, il paraissait à l'Opéra, dans la loge du banquier, et de ce moment dans le monde parisien, avide de nouvelles, on répandit le bruit du prochain mariage de Sarah avec M. de Luzarches.

Elle se défendit mal quand on lui en parla ; M. de Luzarches se contenta de sourire. Cependant, comme son cœur n'avait nullement sa part dans ses projets, il continua de mener la vie de plaisirs à laquelle il était habitué.

Un jour qu'il flânait sur le boulevard, il aperçut une jeune fille d'une beauté si rare, qu'il en demeura comme ébloui. Elle marchait du pas des gens qui se rendent à un but déterminé. Poussé par la curiosité, il la suivit. La jeune fille entra chez M. Duvelleroy, puis elle étala sur le comptoir des éventails en feuilles, tandis que le fabricant les examinait en connaisseur.

Tandis qu'il marchandait le travail de la jeune fille, M. de Luzarches, le visage collé à la vitrine du magasin, contemplait les traits charmants de cette créature qui joignait à la régularité des traits une expression si souveraine de candeur et de dignité, qu'elle inspirait tout de suite le respect.

Duvelleroy paya les éventails ; la jeune fille ramassa quelques pièces d'or, puis elle sortit après avoir échangé une promesse avec le marchand, car M. de Luzarches l'entendit répondre au moment où elle ouvrait la porte :

— Soyez tranquille, monsieur, je serai exacte.

Maxime la regarda s'éloigner ; quand elle eut disparu du Passage, il entra à son tour dans le magasin et demanda à voir des éventails.

— Montrez-moi des peintures d'abord, dit-il, je choisirai des montures ensuite.

Le marchand étala les feuilles apportées par les artistes. Au milieu d'un grand nombre d'autres, Maxime reconnut celles que venait de vendre la jeune fille dont la beauté l'avait si profondément ému. Il repoussa les autres puis, étudiant celles-là avec une admiration qu'il ne chercha point à dissimuler :

— Voilà qui est ravissant ! dit-il ; mais comment se fait-il que le nom du peintre ne s'y trouve point ?

— Jusqu'à présent, l'artiste n'a rien signé.

— C'est dommage ! j'eusse acheté cet éventail couvert de fleurs exotiques, et cet autre sur lequel volent des oiseaux... Mais vous le savez, la signature seule donne de la valeur à l'œuvre... Quand le peintre sera célèbre, ses éventails doubleront de prix.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, je prierai l'artiste de mettre son nom.

— Quand pourrai-je revenir ?

— Demain, monsieur, à la même heure. Cette jeune fille doit m'apporter deux écrans, elle signera les éventails devant vous.

— Fort bien, monsieur, je vais choisir des montures.

Maxime en prit une en nacre, décorée de rehauts d'or ; quant à la seconde, il la choisit en filigrane de Genève.

Le soir, il alla au Théâtre Français, salua Sarah Muller, mais il n'eut point le courage de rester près d'elle, tant le souvenir de la jeune artiste le hantait.

— Pourquoi faut-il qu'elle soit pauvre ! disait-il, et que cette sotte poupée possède douze cent mille francs.

Il savait bien qu'il serait incapable de choisir une femme pauvre, fût-elle douée de toutes les vertus, mais il ne chassa point de sa pensée la blonde créature qui lui était apparue, et dont il revoyait le front pur et les regards lumineux.

Le lendemain, il fut exact. Trop exact, il devança l'heure, et attendit sous les galeries l'arrivée de la jeune fille. Il la vit s'avancer du même pas rapide.

élegant, puis entrer dans la boutique. Le marchand lui expliqua ce que désirait son client, elle parut hésiter, rougit, puis elle saisit un pinceau, le trempa dans un godet de sépia et traça ce mot : MÉLATI.

En ce moment, Maxime entra.

—Voici, monsieur, ce que vous souhaitiez, dit le marchand en montrant l'éventail.

—Je vous remercie, mademoiselle. Avant peu vous serez célèbre, et je conclus une excellente affaire, si vous consentez à peindre pour moi deux autres éventails, dont vous me permettrez de fixer le prix à cinq cents francs pièce.

Mlle Vebson rougit.

—C'est trop, dit-elle, beaucoup trop, M. de Duvelleroy ne me les paie que...

—Qu'importe, mademoiselle ! Je les estime et ne les marchandise pas !

—Veuillez avoir l'obligeance de me donner votre adresse, j'aurai besoin de vous porter les armes que vous peindrez sur l'envers de ces éventails.

—Je vous serai obligée de les remettre ici.

—J'habite chez des amis, monsieur, et je ne reçois personne.

Elle dit ces mots avec une hauteur qui troubla Maxime. Il la laissa passer, s'inclina profondément, puis ayant jeté son adresse au marchand, il se mit à la poursuite de la jeune fille.

Un instinct lui disait qu'un danger la menaçait ; en se retournant, elle reconnut M. de Luzarches à quelques pas derrière elle. Son visage devint pourpre et, pressant davantage le pas, elle gagna une maison qu'elle connaissait, disparut par une double issue, et laissa Maxime sur le trottoir, attendant le retour de l'artiste qu'il croyait simplement occupée à faire des achats.

Au bout d'une heure, il dut comprendre qu'il lui faudrait recommencer une campagne pour la retrouver.

Au premier moment d'irritation, il se dit qu'il y renoncerait. Le lendemain, se rappelant sa commande, il comprit qu'il devait au moins en prendre livraison. Mais ce prétexte, il dut vite se l'avouer, cachait une obstination secrète de sa pensée.

Le souvenir de ce pur visage le poursuivait. Il se demandait où il l'avait déjà vu ? En rêve ou à travers ces révélations instinctives qui ressemblent à des prophéties ? L'éclair de ces grands yeux il l'avait croisé jadis, la loyauté visible de l'âme sur un front honnête lui était apparue avec ce même charme dominant. Il n'était point jusqu'aux notes d'or de cette voix qu'il n'eût entendues. Renoncer à la revoir ? Jamais !

Il se rendit chez Duvelleroy, il y trouva qu'un commis qu'il tenta de faire parler. Mais, soit délicatesse personnelle, soit par suite d'ordres recus, il ne put apprendre où demeurait la jeune artiste. Trois jours plus tard, le célèbre fabricant d'éventails lui annonçait que sa commande venait d'être livrée à son magasin, qu'il attendait le dessin de ses armoiries.

Maxime porta les cinquante louis dus à l'artiste, un blason de fantaisie, puis il demanda s'il pouvait repasser dans trois jours.

On lui promit que le travail serait achevé.

Ce fut Luzarches lui-même qui surveilla le passage à la date indiquée. Il vit entrer la jeune fille, se retira assez à l'écart pour ne point être reconnu, puis quand elle sortit, il la suivit. Cette fois, elle était sans défiance et marcha sans s'arrêter jusqu'à ce qu'elle arrivât à la rue Bonaparte où demeurait la famille de Gailhac-Toulza.

Après lui avoir laissé le temps de graver l'escalier, il pénétra dans la loge de la concierge.

—Madame, dit-il, la jeune fille qui vient d'entrer a laissé tomber dans la rue ce petit agenda, il me semble renfermer des notes importantes, à quel étage dois je le remettre ?

—Ah ! Mlle Vebson a perdu son calepin... Montez au second, monsieur, et sonnez à la porte en face, chez Mme de Gailhac-Toulza.

Maxime monta, redescendit un moment après, salua poliment la concierge et disparut.

Dans la journée, Mélati descendant en même temps que Blanche, fut appelée par Mme Robertine.

—Mademoiselle, dit-elle, le monsieur vous a remis votre calepin, n'est-ce pas ?

—Quel calepin ?

—Celui que vous avez perdu ce matin dans la rue.

—Je n'ai rien perdu et personne ne m'a rien rapporté.

—Sotte que je suis, pensa Mme Robertine, c'était une frime, et je m'y suis laissée prendre.

Mais Mélati, se souvenant d'avoir été suivie et trouvant étrange la commande d'éventails trop richement payés, reprit en rougissant :

—Faites-moi le portrait de ce monsieur, s'il vous plaît.

—Grand, mince, élégant ; très bien, quoi ! Cheveux bruns et moustaches semblables. Quarante ans environ.

—Merci, madame.

Elle n'ajouta rien, mais au moment où Aimée de Gailhac rejoignit les deux jeunes filles, elle trouva Mlle Vebson très agitée.

—Qu'avez-vous, chère enfant ? demanda-t-elle.

Mélati raconta candidement ce qui lui était arrivé, et ajouta :

—Ne croyez-vous point, madame, que je devrais distribuer aux pauvres ces mille francs trop facilement gagnés ?

—Non, mon enfant, répliqua Aimée. M. Jean Lagny, qui a vu vos éventails, les estime très fort ; gardez cette somme très légitimement acquise, seulement vous n'irez plus chez Duvelleroy sans être accompagnée.

Il ne servit de rien à Maxime de guetter chez l'éventailiste le retour de l'artiste ; Lagny trouva subitement une commande avantageuse pour la jeune fille, qui cessa de peindre des éventails pour exécuter une série d'aquarelles dont elle trouvait les sujets dans des croquis de son père.

La fantaisie de Maxime eut le temps de se changer en préoccupation si vive, qu'il resta trois semaines sans mettre les pieds chez le banquier.

Sarah le crut malade. Inquiète, elle envoya son père au petit hôtel de l'avenue de Villiers. Celui-ci trouva M. de Luzarches plus pâle que de coutume, et le prétexte de sa mauvaise santé parut justifié par l'altération de ses traits. Il promit de sortir de sa retraite, s'engagea même à aller dîner le lendemain, mais lorsqu'il se trouva en présence de Sarah, il comprit que feindre longtemps lui serait impossible, et il se retira de très bonne heure.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DE LA MODE

(Voir gravure)

1. Pelisse russe pour fillettes de 10 à 11 ans, en drap uni. Manteau entièrement plissé. Le col est en peluche, ainsi que les deux grands revers du devant.
2. Vêtement de sortie, très confortable, pour fillettes de 10 à 13 ans, en tissu fantaisie ou écossais. Ce vêtement est de forme droite, boutonné devant, la pèlerine est plissée sur les épaules. La jupe derrière est également plissée et retenue à la taille par une patte.
- 3 et 4. Très riche vêtement soutaché et garni d'astrakan, en drap uni, pour fillettes de 12 à 13 ans. Ce vêtement est demi-ajusté devant et derrière ; riche garniture de soutache sur les manches et dans le dos.
5. Paletot pour fillettes de 10 à 15 ans, en drap fantaisie envers écossais ; le devant est vague et croisé par deux rangs de boutons, le dos est demi-ajusté, dessinant la taille sans toutefois coller, ce qui est préférable pour les fillettes ; le capuchon mobile peut se mettre sur la tête pour les intempéries du temps.
6. Paletot genre marin, pour fillettes de 10 à 15 ans, en molleton ou drap uni, le devant est vague, le dos demi-ajusté ; il se fait de préférence en nuance bleu marine, le devant est croisé avec deux rangs de boutons dorés, col et revers d'homme, pouvant se fermer à volonté avec deux ancras en or brodés sur le col.
7. Paletot pour fillettes de 10 à 13 ans, en drap uni. Le paletot est plissé devant et garni de chaque côté par un grand revers avec deux rangées de piquères, poches et manches piquées, le dos est demi-ajusté à la taille et descend par un long pli.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Une cuillerée à thé de borax déposé dans la dernière eau dans laquelle vous passez votre linge, le blanchira d'une manière surprenante. Ecrivez le borax bien fin de manière qu'il se dissolve facilement.

—M. l'abbé Cherrier a remplacé M. l'abbé Camion comme économiste du collège de Montréal.

DE PARTOUT

—Une judicieuse définition de l'esprit : " L'esprit consiste à dire tout ce qu'il faut, comme il faut, quand il faut."

—On commence déjà à s'occuper, en France, de l'exposition universelle qui doit avoir lieu à Paris, en 1889, centenaire de la prise de la Bastille.

—Un chameau travaille sept ou huit jours sans boire ; en ceci, il diffère de certains hommes qui boiront pendant sept ou huit jours sans travailler.

—Plusieurs villes et villages des provinces d'Alicanti, Almeria et Valence (Espagne) sont inondés. Quelques-uns ont été détruits.

—Les recettes du canal Lachine ont été, en 1883, de \$13,740 ; en 1884, \$11,619, soit une diminution pour cette année de \$2,121.

—Il y a eu quatre nouveaux cas de choléra à Paris, mais aucun n'a été fatal. Le centre de l'épidémie est dans la rue Ste-Marguerite et le quartier St-Antoine. La population n'est pas effrayé.

—Les dents de crocodiles sont maintenant employés pour fabriquer des boutons, des bracelets, des boucles d'oreilles, etc. Elles peuvent recevoir un excellent poli et sont fort durables.

—Le professeur Proctor annonce sérieusement que dans 15,000,000 d'années l'eau sera entièrement disparue de la surface du globe. Voilà quelque chose dont nous n'avons guère à craindre les conséquences.

—L'étendue de terre dans les Indes Orientales anglaises sous culture de blé est d'environ 26 millions d'acres. C'est environ neuf fois l'étendue cultivée dans la grande-Bretagne, c'est six fois l'étendue cultivée en blé dans la Russie d'Europe ; enfin, c'est plus des deux tiers de la terre consacrée à la même culture aux Etats-Unis. L'Inde, d'après cela, est placée au troisième rang parmi les nations comme producteur de blé. Dans des conditions favorables, l'Inde pourrait fournir à l'Angleterre la moitié du blé qu'elle demande au monde entier, et pourrait par conséquent se substituer à l'Amérique et à la Russie.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 22.—CHARADE

Mon Premier manque de vigueur,
Le Deux parfait pour le chanteur,
Mon Tout emblème de douceur.

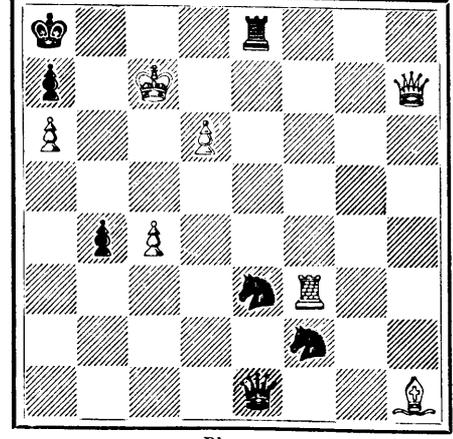
No. 23.—MÉTAGRAME

Certes, bébé m'adore,
Il connaît ma douceur.
Mais on répète encore
Ce secret plein d'horreur.

No. 25.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Pour les commençants

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

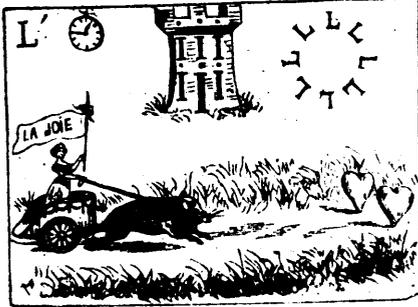
No. 20.—Le mot est : Talent.

No. 21.—Le mot est : Do-rade.

ONT DEVINE :

Mme Céleste, Lesigne, Montréal ; B. Dupuis, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Dieu seul est grand dans l'univers.

PROVERBES CHINOIS

La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller.

La jeune fille est une fleur, la jeune femme est un fruit ; si le fruit se trouve mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur ?

Plus une femme aime son mari, plus elle le corrige de ses défauts ; plus un mari aime sa femme, plus il augmente ses travers.

Louer son fils, c'est se vanter ; blâmer son père, c'est se flétrir.

Votre secret est votre esclave si vous le déclarez.

Le monde est un écho qui redit comme on lui dit ; dites du bien des autres si vous voulez qu'on en dise de vous.

VARIÉTÉS

La logique du jeune Tomy :
—Maman, pourquoi que tu me fais écrire *alouette* avec une seule *l*, puisqu'elle en a deux comme tous les autres oiseaux ?

Une petite malade de six ans réveille sa mère pendant la nuit.

—Maman, gémit-elle, je t'en supplie, promets-moi que tu mettras mes poupées en deuil quand je serai morte !...

LE professeur PARAGE doit ouvrir ses cours de diction et de déclamation dans le courant de NOVEMBRE.

Ancien élève de Talbot, du Français, répétiteur au Conservatoire de Paris et professeur à l'Elysée des Beaux-Arts, PARAGE a depuis longtemps conquis l'estime et les louanges du public. L'audition de ses élèves, qu'il sait former en peu de temps par sa méthode sûre et correcte, en est la preuve la plus éclatante. Non seulement Paris, mais Bruxelles, Nice et Londres lui ont décerné des éloges.

ÉGLISE NOTRE - DAME

A LOUER une ou deux places de bancs dans la nef. S'adresser au bureau du *Monde Illustré*, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

ED. FRANCONY,

37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER,
MARCHE PHOCHELAGA,
Etau 1 et 3.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.

No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime	- -	\$50
2me. "	- -	25
3me. "	- -	15
4me. "	- -	10
5me. "	- -	5
6me. "	- -	4
7me. "	- -	3
8me. "	- -	2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

“ JOHNSTON'S FLUID BEEF. ”

MATHIEU & GAGNON,
MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

L'ALBUM MUSICAL,
JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3 PAR ANNEE

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

LABELLE & FILIATREAU,
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres funéraires,
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Bancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Étiquettes pour épiceais, droguistes, etc.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

JOUISSEZ
De la Santé et du Bonheur
COMMENT ? Faites
comme d'autres
ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Déroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la crosse puis ressemblait à du sang.
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, N.B.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationales, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Sami Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'usage d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caisier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX,
Encanteurs et marchands à commission,
527 - RUE SAINTE-CATHERINE -
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireraient compléter leur série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.